

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**166 | avril-juin 2003**

**Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage**

---

## Malinowski et la liberté sexuelle des Trobriandais

Bertrand Pulman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/216>

DOI : 10.4000/lhomme.216

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 7-30

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Bertrand Pulman, « Malinowski et la liberté sexuelle des Trobriandais », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/216> ; DOI : 10.4000/lhomme.216

---

# Malinowski et la liberté sexuelle des Trobriandais

Bertrand Pulman

**G**EORGES Devereux, dans son ouvrage *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* (1980), a souligné le caractère anxiogène des données dans les sciences du comportement. Les problèmes scientifiques sur lesquels travaille le chercheur sont susceptibles d'entrer en résonance avec des conflits intra-psychiques latents. Dans ces conditions, des réactions de contre-transfert peuvent déformer la perception et l'interprétation des matériaux, tout en prenant l'allure d'une méthodologie. Dès lors, si ces dimensions inconscientes ne sont pas élucidées, le discours du chercheur risque de s'apparenter, pour partie, à une formation défensive. Faute de documents adéquats, ces questions sont rarement abordées de front<sup>1</sup>. Il nous a semblé possible ici, sur un cas particulier, de mettre en relief ce rapport transférentiel que le chercheur en sciences sociales entretient parfois avec ses data. En effet, les considérations relatives à la vie sexuelle occupent une place très importante dans les publications de Malinowski sur les Trobriandais. Or, il s'est lui-même trouvé, durant son séjour en Océanie, dans une situation libidinale très particulière qui ne fut pas sans interférer avec son travail scientifique.

Le leader d'un mouvement politique trobriandais contemporain rapporte que lorsqu'il se trouve à l'étranger et dit qu'il vient des îles Trobriand, les gens lui répondent fiévreusement « Ohhh, Malinowski, l'amour libre ! » (John Kasaipwalova, cité in Young 1979 : 17). De fait, Malinowski a soutenu dans plusieurs de ses ouvrages, notamment *Sex and Repression in Savage Society* (1985 [1927]) et *The Sexual Life of Savages*

1. Sur ce point, signalons un petit ouvrage de qualité faisant exception, mais qui est passé quasiment inaperçu en France. Il s'agit du livre de Jennifer C. Hunt (1989).

(1929), qu'il régnerait une très grande liberté en matière de comportement sexuel aux Trobriand, et que cette situation ferait nettement contraste avec ce que nous connaissons en Occident. Selon lui, les indigènes ont une vie sexuelle particulièrement affranchie et harmonieuse. Il n'y aurait aucune contrainte pesant spécifiquement sur la sexualité : « nous avons affaire à une société sans répression, une société dans laquelle le sexe comme tel n'est assujéti à aucune restriction » (1985 : 92)<sup>2</sup>. Certes, il arrive à l'anthropologue de reconnaître que « l'élan sexuel n'est jamais entièrement libre » (1929 : 371). Cependant, il multiplie les formules qui suggèrent la plus grande permissivité : « La chasteté est une vertu inconnue chez ces indigènes. À un âge incroyablement jeune, ils sont initiés à la vie sexuelle [...] Une fois grands, ils vivent dans la promiscuité de l'amour libre » (1922 : 53) ; « Les Trobriandais vivent dans le plus grand relâchement sexuel » (1962b : 121) ; « Il n'y a pas de tabou sur le sexe en général [...] il n'y a pas de condamnation du sexe ou de la sensualité en tant que tels » (1985 : 55 et 77) ; « Il n'y a pas de vierges dans les villages [...] les femmes commencent leur vie sexuelle jeunes, la poursuivent inlassablement, et mélangent librement leurs amants » (1929 : 154 et 168). De tels énoncés sont assez frappants et le tableau qui en résulte ne pouvait qu'enfiévrer l'imagination des lecteurs occidentaux.

L'affirmation de Malinowski selon laquelle « la vie sexuelle des indigènes est très libre » (1935 : 202) ne fait pas l'objet d'une argumentation présentée de façon systématique. Cependant, l'auteur expose, de manière disséminée dans son œuvre, un certain nombre de matériaux qui avaient certainement valeur d'arguments dans son esprit. Il nous faut donc commencer par restituer ces matériaux, avant de porter sur eux un regard critique.

En premier lieu, Malinowski insiste sur le fait que les Trobriandais auraient une attitude extrêmement permissive à l'égard de la sexualité infantile. Selon lui, ils « ne mettent aucune entrave au libre développement de la sexualité infantile » (1985 : 90). À l'appui de cette première idée, l'anthropologue met en relief les données suivantes.

Les enfants ont la possibilité de vivre leurs premières expériences sexuelles extrêmement tôt : « Ces indigènes commencent à se familiariser avec le sexe à un âge très tendre » (1929 : 44). Il faut relever que l'auteur souligne tout particulièrement la précocité des jeunes filles à cet égard : « La liberté sexuelle des filles non mariées est complète. Elles commencent à avoir des rapports avec l'autre sexe très tôt, à l'âge de six ou huit ans » (1954b : 270). Si l'on tente de mieux saisir ce qu'il faut entendre au tra-

2. Toutes les citations de B. Malinowski reproduites ici ont été traduites ou vérifiées par nous. B.P.

vers de ces affirmations, on constate que Malinowski fait ici allusion essentiellement à l'existence de jeux infantiles à connotations sexuelles : « Naturellement, à cet âge, ils sont incapables d'accomplir l'acte sexuel proprement dit ; mais ils se satisfont avec toute sorte de jeux que leurs aînés les laissent mener très librement » (1985 : 55) ; « La manipulation génitale et des perversions mineures comme la stimulation orale des organes constituent des formes typiques de ces amusements » (1929 : 47).

De même, les jeunes enfants peuvent aisément satisfaire leur curiosité sexuelle. Ils ont maintes occasions de faire des observations anatomiques car « aucune partie du corps, pas plus que la nudité en général, n'est frappée de tabous », et les jeux « leur permettent de satisfaire leur curiosité et leur sensualité directement et sans dissimulation » (1985 : 55). En outre, ils sont largement témoins de la vie sexuelle des adultes : « À l'intérieur de la maison, où les parents n'ont pas la possibilité de cacher leur intimité, l'enfant a des occasions d'acquérir une information pratique concernant l'acte sexuel. On m'a dit qu'aucune précaution particulière n'est prise pour empêcher les enfants de voir le plaisir sexuel de leurs parents » (1929 : 46)<sup>3</sup>.

En second lieu, Malinowski souligne que le développement psychosexuel des enfants se ferait en plein accord avec le rythme de leur croissance biologique : « La vie sexuelle [...] se forme et se développe sans heurts au rythme de la croissance organique » (1922 : 394). À ce propos, Malinowski met en avant deux aspects déterminants. D'abord, il n'est opposé aucune entrave à l'éclosion d'une activité sexuelle génitale chez le petit enfant : « il n'existe chez eux ni répression, ni censure, ni réprobation morale de la sexualité infantile du type génital lorsque celle-ci se manifeste » (1985 : 39). Au contraire, « dès l'âge de trois ou quatre ans, les enfants commencent à être informés de l'existence d'une chose telle que la sexualité génitale et du fait qu'il s'agira bientôt pour eux d'une source de plaisir » (*ibid.* : 55). Ensuite, le jeune Trobriandais ne connaît aucun temps d'arrêt dans l'évolution de sa sexualité entre sa sixième année et le début de sa puberté : « Alors que chez nous, dans les classes cultivées, il se produit à cette période un arrêt de la sexualité et une période de latence avec amnésie, l'extrême précocité de l'intérêt génital en Mélanésie conduit à un type de sexualité totalement inconnu parmi nous. À partir de ce moment, la sexualité suit chez les Mélanésien un développement graduel mais continu jusqu'à ce que l'enfant atteigne la puberté » (*ibid.* : 58).

Quant à l'adolescence, il s'agit d'une période de « licence générale » (*ibid.* : 9). Les jeunes gens peuvent alors laisser leur sexualité s'épanouir le

3. Curieusement, Malinowski (1929 : 46) ajoute cependant dès la phrase suivante : « L'enfant sera simplement tancé et on lui dira de recouvrir sa tête avec une natte. »

plus librement du monde : « À la seule condition qu'un tabou [celui entre le frère et la sœur] soit respecté de la manière la plus stricte et la plus complète, la société laisse entièrement libre cours à la sexualité juvénile » (*ibid.* : 58). À nouveau, il faut relever que Malinowski insiste tout particulièrement sur la liberté sexuelle dont jouissent les jeunes filles au cours de cette période : « Elles changent d'amants aussi souvent qu'elles le souhaitent, jusqu'à ce qu'elles se sentent portées à se marier » (1954b : 270) – « C'est la coutume pour une jeune fille non mariée que d'avoir autant de rapports sexuels qu'elle le désire » (1967 : 69).

En troisième lieu, Malinowski soutient que les adultes trobriandais n'auraient aucune difficulté à satisfaire pleinement toutes leurs aspirations libidinales : « Non seulement personne n'a besoin de vivre avec des impulsions insatisfaites, mais en plus il existe un vaste éventail d'occasions et de choix » (1929 : 200). L'anthropologue étaye cette affirmation en s'appuyant sur les matériaux suivants. L'activité sexuelle serait pour les Trobriandais une pratique parfaitement usuelle : « Pour les indigènes de Kiriwina, le rapport sexuel est une chose presque aussi fréquente que le fait de manger, de boire, ou de dormir » (1954b : 236). En effet, de nombreuses activités quotidiennes favorisent l'expression et la satisfaction des désirs sexuels : c'est ainsi que des jeux ayant lieu sur la place du village, ou encore certaines baignades prises en commun « se prêtent aux préliminaires de l'amour physique » (1929 : 207). D'autre part, certains rassemblements festifs ayant lieu au moment des récoltes « facilitent les quêtes érotiques » (*ibid.* : 210). Malinowski décrit par exemple les opportunités qu'offrent certaines danses : « Durant le *karibom*, plusieurs sortes d'attaques érotiques peuvent être utilisées par un garçon qui danse juste derrière l'objet de ses convoitises. À partir de cette position, il peut étreindre ses seins ; d'après les indigènes, cette façon de procéder est utile pour stimuler son intérêt érotique et constitue aussi une condition de certaines formes de magie d'amour. Ou bien, il peut tenir sous son nez quelques herbes aromatiques dont l'odeur, éventuellement renforcée par la magie, produira un puissant effet érogène. Ou encore, s'il est entreprenant et que son désir est fort, il peut, en écartant la bordure de sa jupe en herbes, introduire un doigt dans sa vulve » (*ibid.* : 212).

Plus encore, il existe selon Malinowski de véritables « festivals orgiaques » qu'il dépeint assez longuement (*ibid.* : 217 *sq.*). Tout en reconnaissant n'avoir « jamais assisté » à ces festivités, l'anthropologue décrit avec moult détails des scènes « d'échanges érotiques intégralement satisfaits en public » se déroulant dans le « relâchement de tout contrôle » : « des actes sexuels avaient lieu en public sur la place centrale ; des gens mariés parti-

cipaient à l'orgie ; mari et femme se comportaient sans frein, alors même qu'ils se trouvaient à portée de voix l'un de l'autre... » (*ibid.* : 218).

Enfin, en quatrième lieu, Malinowski considère que ce qu'il a pu observer concernant « l'absence de névroses » (1985 : 92) et « une indépendance presque totale par rapport aux perversions » (1929 : 382) témoignerait de la très grande liberté sexuelle régnant aux Trobriand.

L'auteur reconnaît qu'il « manque de connaissances spécialisées concernant les maladies mentales » (1985 : 85). Cependant, il se dit frappé par l'absence de tout symptôme névrotique : « Je ne pourrais pas désigner un seul individu hystérique ou même neurasthénique. Je n'ai pas rencontré un seul cas de tics nerveux, d'actions compulsives ou d'idées obsessionnelles » (*ibid.* : 87). De même, les perversions lui semblent largement exclues par le mode de vie des indigènes : « Les rapports homosexuels, la bestialité, l'exhibitionnisme, l'érotisme oral et anal – pour utiliser la terminologie psychanalytique – sont, comme nous le savons déjà, envisagés par les indigènes comme des succédanés inadéquats et indignes de l'accomplissement approprié de l'impulsion sexuelle » (1929 : 382).

D'après Malinowski, ces faits sont cohérents avec ses affirmations précédentes. En effet, il existe une « corrélation entre les perversions sexuelles et la répression sexuelle ». Sur ce point, l'anthropologue n'hésite pas à souligner ce qu'il considère comme une convergence de vues entre ses propres travaux et ceux de Freud : « Freud a montré qu'il existe un rapport étroit entre le cours de la sexualité infantile et la fréquence des perversions dans la vie ultérieure. Sur la base de sa théorie, il devrait y avoir un minimum de perversions dans une communauté entièrement permissive comme celle des Trobriandais, qui ne mettent aucune entrave au libre développement de la sexualité infantile. Cela se trouve pleinement confirmé aux Trobriand » (1985 : 89-90).

Nous venons de restituer, d'une manière aussi fidèle que possible, les indications fournies par Malinowski à propos de la liberté sexuelle qui prévaudrait aux Trobriand. Comme le lecteur a pu le constater, ces indications sont nombreuses et ont une portée incontestable. Il ne fait aucun doute que les matériaux mis en avant par Malinowski établissent qu'il règne aux Trobriand une certaine liberté sexuelle. Toutefois, il ne nous semble pas que ces matériaux soient suffisants pour fonder l'affirmation générale selon laquelle il n'y aurait aucun interdit pesant sur la vie sexuelle aux Trobriand. Rappelons en effet que Malinowski va jusqu'à écrire : « Nous avons affaire à une société sans répression, une société dans laquelle le sexe comme tel n'est assujéti à aucune restriction » (*ibid.* : 92). Afin de

montrer que cette assertion est critiquable, nous ferons valoir maintenant trois séries d'arguments :

1) La documentation publiée par Malinowski lui-même ne laisse aucun doute sur le fait qu'il existe de très nombreux interdits pesant sur la sexualité aux Trobriand. Ces interdits peuvent être regroupés en trois catégories :

Tout d'abord, il existe de nombreux interdits relatifs au choix d'objet. Ceux-ci résultent en premier lieu de la règle d'exogamie qui détermine les rapports entre les quatre clans trobriandais. Cette règle a pour conséquence que, pour tout individu, un quart des partenaires potentiels de l'autre sexe se trouve prohibé. Malinowski insiste lui-même sur le fait qu'une transgression de cet interdit est considérée comme une faute grave : « Les indigènes éprouvent un sentiment d'horreur rien qu'à l'idée de la violation possible des règles de l'exogamie et ils sont persuadés que celui qui se rend coupable d'inceste avec une femme appartenant au même clan est frappé de plaies, de maladies ou même de mort » (1926 : 79). Par ailleurs, il existe des interdits de choix d'objet liés aux différences de rang. Sur ce point, Malinowski indique : « C'est un principe général que des individus de haut rang (*guya'u*) ne s'accoupleront pas avec des gens du commun (*tokay*) » (1929 : 385). Il faut ajouter qu'aux îles Trobriand, comme en bien d'autres lieux, le choix d'objet homosexuel se heurte à une réprobation générale. Selon Malinowski, l'homosexualité est rare, mais « des cas sporadiques ont toujours eu lieu » (*ibid.* : 398). Or, l'individu concerné est confronté à « la pression de la morale indigène s'exprimant sous la forme de la dérision et du mépris » (1985a : 90).

Ensuite, il ressort clairement des matériaux publiés par Malinowski que les relations sexuelles sont prohibées en de nombreuses circonstances. Nous en citerons simplement quelques exemples. Des interdits très stricts entourent les jardins et les pratiques agricoles : « Les jardins ne doivent en aucune manière être associés avec des avances amoureuses. Ni à l'intérieur des jardins, ni même à proximité, un homme et une femme ne doivent être découverts en train de faire l'amour » (1929 : 415). Les relations sexuelles sont interdites pendant la préparation et le déroulement d'une expédition guerrière : « À ce moment là, tout échange amoureux serait considéré comme honteux, inconvenant et dangereux : il affecterait les chances de gagner la guerre de la communauté tout entière. En outre, des sanctions précises frapperaient l'individu ayant commis une telle transgression. S'il se laissait aller à un rapport sexuel, une lance ennemie transpercerait son pénis ou ses testicules » (*ibid.* : 414). Dans un autre registre, l'arrivée d'un enfant est entourée de nombreux tabous sexuels qui se prolongent longtemps après la naissance : « Les rapports sexuels entre les époux sont strictement tabous

pour une période beaucoup plus longue, au moins jusqu'à ce que l'enfant puisse marcher. Une règle plus stricte encore consiste à s'abstenir de tout rapport jusqu'à ce que l'enfant soit sevré – c'est-à-dire environ deux ans après la naissance – et cette règle plus stricte est dite toujours observée par les hommes dans les maisonnées polygames » (*ibid.* : 197).

Enfin, une dernière catégorie d'interdits pèsent très lourdement sur la sexualité aux Trobriand. Il s'agit sans doute pour nous des interdits les plus frappants. En effet, il existe de nombreux et très stricts tabous de parole. Ces tabous concernent en tout premier lieu le mari et la femme. Il est ainsi strictement interdit à un homme de parler à un tiers des rapports sexuels qu'il a avec son épouse ; les époux eux-mêmes n'ont pas le droit de faire la moindre allusion à la sexualité en public. À ce sujet, Malinowski fournit les indications suivantes : « Lorsque l'on parle à un mari, la plus petite allusion à ce sujet doit être évitée. Il n'est pas autorisé de faire la moindre référence au passé sexuel commun des époux, et pas davantage de parler des aventures amoureuses antérieures de la femme avec d'autres hommes. Le fait d'évoquer les charmes d'une épouse devant son mari, même sans le vouloir et en passant, constituerait une violation impardonnable de l'étiquette : l'homme vous tournerait le dos et ne s'approcherait plus de vous pendant longtemps [...] Mari et femme peuvent parler et goudailler en public aussi longtemps que la moindre allusion au sexe est rigidement exclue » (1929 : 94-95) ; « Il faut se souvenir qu'aucun indigène ne discutera jamais du moindre sujet dans lequel le plus petit soupçon concernant la fidélité de son épouse pourrait être impliqué. D'une manière générale, aucune allusion n'est jamais faite à la vie sexuelle, passée ou présente, de l'épouse » (*ibid.* : 164) ; « L'expression *Kwoy um kwawa*, "Copule avec ta femme", est si impossible à mentionner pour les indigènes que, en dépit de mon intérêt scientifique pour le langage grossier, je suis demeuré très longtemps sans en connaître l'existence. Et, lorsque mes informateurs m'ont révélé cette expression, ils étaient graves, parlaient à voix basse et souhaitaient ne pas s'étendre sur le sujet. Leur attitude par rapport à cette phrase est liée à la règle selon laquelle la vie érotique du mari et de l'épouse devrait toujours rester entièrement cachée » (*ibid.* : 409).

La circulation de la parole est tout aussi contrôlée entre le frère et la sœur : « La moindre allusion à la vie sexuelle d'un frère ou d'une sœur, qu'elle soit illicite ou qu'elle soit matrimoniale, faite en la présence de l'autre, constitue une humiliation et une insulte des plus mortelles » (1922 : 71) ; « Il ne doit jamais y avoir le moindre soupçon d'un intérêt de l'un d'entre eux pour les affaires amoureuses de l'autre. Bien que les enfants fassent preuve d'une relative liberté dans leurs jeux et leur langage,



jamais un garçon, si petit soit-il, n'associera le sexe avec ses sœurs ; et il ne fera jamais la moindre allusion ou plaisanterie sexuelle en leur présence. Cette situation se perpétue tout au long de la vie, et le fait de parler à un frère des liaisons amoureuses de sa sœur, ou *vice versa*, constitue le degré suprême de l'inconvenance » (1985 : 58). La vie sexuelle serait donc très libre aux Trobriand. Cependant, que ce soit entre mari et femme, ou entre frère et sœur, il convient surtout de ne jamais en parler ! Tous ces exemples montrent aisément, selon nous, que la documentation publiée par Malinowski lui-même contredit catégoriquement son affirmation générale selon laquelle il n'y aurait aucun tabou pesant sur la sexualité aux Trobriand.

2) Certains des matériaux mis en avant par Malinowski au sujet de la liberté sexuelle des Trobriandais peuvent être interprétés dans une perspective très différente de la sienne. Sans vouloir adopter ici une posture résolument féministe, il nous semble que tel est le cas notamment de ses indications relatives à l'extrême liberté sexuelle dont jouiraient les femmes trobriandaises. Comme nous l'avons vu, Malinowski affirme que « la liberté sexuelle des filles non mariées est complète » (1954b : 270). Or, une telle affirmation nous paraît éminemment discutable pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, un certain nombre d'unions matrimoniales très tôt arrangées par les parents empiètent explicitement sur la liberté sexuelle des enfants concernés. Un homme peut, au moment où sa sœur donne naissance à une fille, légitimement demander que cette dernière soit fiancée à son fils. Il offre alors un objet précieux au père de sa future belle-fille, et dit : « Elle ne pourra pas coucher avec des hommes, participer à des *katuyausi* (escapades licencieuses) ou dormir dans le *bukumatula* (maison des célibataires). Elle doit dormir uniquement dans la maison de sa mère » (1929 : 89). Dans le même ordre d'idée, il est clair que la polygamie des chefs empiète largement sur la liberté des jeunes filles. En effet, les chefs de haut rang ont coutume de remplacer leurs épouses décédées par des femmes plus jeunes, et Malinowski précise à ce sujet : « La modalité du choix est simple ; le chef indique simplement laquelle parmi les filles lui plaît le plus et, sans tenir compte de ses attachements antérieurs, elle lui est donnée » (*ibid.* : 116).

Dans le chapitre IX, intitulé « Formes coutumières de licence » de *The Sexual Life of Savages*, Malinowski affirme que les indigènes disposent d'un « vaste éventail d'occasions et de choix » pour satisfaire leurs aspirations libidinales. Il décrit alors ce qu'il désigne comme « toutes les possibilités de la vie érotique » (*ibid.* : 200 sq.). Or, il est pour le moins surprenant de constater que Malinowski range, sans hésitation apparente, parmi les faits qui illustreraient les nombreuses occasions de satisfactions sexuelles, des

circonstances dans lesquelles les jeunes filles sont en fait, d'après le vocabulaire qu'il emploie lui-même, contraintes d'avoir des rapports sexuels. C'est ainsi que, lors de grandes veillées funèbres ou à l'occasion de certains échanges *kula*, les jeunes filles sont parfois tenues de pratiquer une hospitalité sexuelle. À ce sujet Malinowski écrit : « On me dit qu'il était alors considéré comme le devoir d'une fille du village d'agir comme partenaire de l'étranger pour la nuit » (*ibid.* : 219).

Plus encore, certains faits que l'anthropologue présente comme susceptibles d'illustrer la liberté et l'épanouissement sexuels qui régneraient aux Trobriand, nous semble témoigner, à l'inverse, de l'existence d'un contrôle social parfois fort, voire même brutal, pesant sur la sexualité des jeunes filles. C'est ainsi que des expéditions collectives dites *katuyausi* sont présentées par l'auteur comme autant d'occasions qu'auraient les jeunes filles de mettre en acte leur liberté sexuelle : « Les filles célibataires sont ouvertement supposées libres de faire ce qui leur plaît, et il existe même des dispositions cérémonielles qui prévoient que les filles d'un village se rendent toutes ensemble dans une autre localité ; là, elles s'alignent au vu de tout le monde pour être inspectées, et chacune d'elle est choisie par un garçon de l'endroit avec qui elle passe une nuit » (1922 : 53). Chaque lecteur appréciera à sa manière la marge de liberté qui serait ici à l'œuvre – d'autant mieux, selon nous, s'il est informé du sinistre épilogue que ces expéditions *katuyausi* connaissent parfois : « Les filles tentent de rentrer au village et de regagner leurs maisons sans se faire voir. Cependant, elles n'y parviennent pas toujours. Si l'ensemble du groupe tombe dans un guet-apens ou est arrêté au passage, l'expiation a lieu séance tenante. Les coupables sont maltraitées, battues et, d'après ce que m'ont dit plusieurs de mes informateurs, parfois véritablement violées par leurs propres amants, en public. Plusieurs garçons tiendront une fille, tandis que son propriétaire légitime exercera sa prérogative en tant que punition » (1929 : 231).

De sérieuses réserves peuvent aussi être émises à l'encontre de certaines affirmations de Malinowski concernant la vie sexuelle des femmes mariées. C'est ainsi que l'anthropologue laisse parfois entendre qu'aux Trobriand l'adultère serait une chose fréquente et peu problématique : « Au cours de son existence matrimoniale, la femme est supposée rester fidèle à son mari, mais cette règle n'est pas très stricte et, partant, peu observée » (1922 : 54). Pourtant, les matériaux publiés par ailleurs par Malinowski ne s'accordent pas pleinement avec cette proposition. L'adultère, en particulier féminin, semble clairement prohibé : « Un homme qui a établi des droits sur une femme, que ce soit par un mariage, un engagement ou simplement une liaison, ne tolérera aucune violation de ceux-ci [...] L'adultère est une

offense grave, punissable même de mort » (1929 : 271). L'anthropologue précise que l'adultère est particulièrement grave s'il met en cause la femme d'un chef, mais que « même la femme d'un homme du commun, pouvait être tuée avec son amant, si elle était prise en flagrant délit » (*ibid.* : 273)<sup>4</sup>.

3) Il circule aux Trobriand des représentations chargées d'angoisse dont la présence s'accorde mal avec l'idée d'une vie sexuelle pleinement libre et satisfaite. En particulier, la fréquence et l'emprise de représentations mettant en scène des femmes sexuellement agressives et insatiables est frappante.

Les Trobriandais ont beau être « ouverts, gais, cordiaux et accessibles » (1985 : 87), ils n'en sont pas moins fort angoissés, notamment par tout ce qui a trait à la sorcellerie. Les maladies et les décès sont presque toujours imputés à une attaque de sorcellerie<sup>5</sup>. N'importe quel individu qui connaît les formules maléfiques peut être considéré comme un sorcier, et « il est courant qu'un ou deux hommes, dans chaque village, soient plus ou moins craints en tant que *bwaga'u* » (1922 : 73). Une atmosphère de terreur entoure les agissements de ces individus : « Le sorcier n'est pas seulement redouté pour ses mauvais desseins. On le craint aussi comme nous craignons les fantômes, c'est-à-dire en tant que manifestation d'une inquiétante étrangeté » (*ibid.* : 421).

Plus encore que les sorciers, ce sont les sorcières volantes *mulukwausi* que craignent les Trobriandais : « De toutes les créatures dangereuses et terrifiantes [...] les plus déplaisantes, les mieux connues et les plus redoutées sont les sorcières volantes » (*ibid.* : 236). C'est essentiellement de nuit que ces femmes se livrent à leurs envols malfaisants : « Selon certains, la *mulukwausi*, c'est-à-dire la sorcière dans son état de vol, voyage nue, laissant son jupon autour de son corps qui reste endormi dans la hutte. D'autres prétendent que lorsqu'elle se déplace dans les airs, elle tient son jupon étroitement serré et frappe ses fesses avec une banderole de pandanus magique » (*ibid.* : 241). Les indigènes éprouvent un véritable effroi face à ces êtres : « Leurs ripailles de goules, leurs facultés de voler, de se rendre invisibles, de se métamorphoser en oiseaux de nuit, tout cela inspire une terreur extrême » (*ibid.* : 422). Si les sorcières volantes sont craintes à ce point, c'est essentiellement en raison de leur activité dévoratrice : « elles attaquent les gens et dévorent leurs langues, leurs yeux et leurs poumons » (1954b : 153). Elles adorent tout particulièrement se repaître de cadavres, mais les vivants eux-mêmes ne sont pas à l'abri de leur appétit : « Quand elles s'attaquent à un

4. Une section entière de *The Sexual Life of Savages* (« Adultère et jalousie sexuelle »), est consacrée à l'évocation de cas d'adultères ayant conduit à des séparations, des affrontements physiques, des suicides et des meurtres (1929 : 97-103).

5. « Bien qu'ils admettent que certaines personnes puissent mourir de vieillesse ou à la suite d'un accident, je n'ai pas rencontré, tout au long de mes recherches, le moindre cas de "mort naturelle". Toute forme de maladie était conçue comme résultant de la sorcellerie » (Malinowski 1962c : 308).

vivant, elles peuvent se contenter de le frapper ou de lui donner des coups de pied : il tombera alors plus ou moins malade. Mais parfois aussi, elles s'emparent d'un être humain et le traitent comme un cadavre : elles mangent certains de ses organes, ce qui entraîne sa mort » (1922 : 242). Elles sont capables de provoquer « des maux de dent, certaines tumeurs, un gonflement des testicules et un écoulement génital » (1929 : 40). Quant à l'origine des pouvoirs extraordinaires dont disposent ces sorcières, elle reste à la fois mystérieuse et sulfureuse : « Il n'existe pas à Kiriwina de mythes sur l'origine de la magie des sorcières volantes. J'ai toutefois pu obtenir dans d'autres districts quelques renseignements sommaires qui établissent que ces dernières furent instruites dans leur art par un être mythique et malveillant appelé Ta'ukuripokapoka, avec lequel elles entretiennent encore certaines relations, consistant surtout en des réunions nocturnes et des orgies sexuelles qui rappellent très fort la nuit de Walpurgis » (1922 : 399). Curieusement, Malinowski se contente de rapporter ces caractéristiques des sorcières volantes, sans jamais s'interroger sur les conflits intra-psychiques sous-jacents à de telles croyances<sup>6</sup>.

Malinowski se fait aussi l'écho d'autres récits dont la présence s'accorde assez mal avec l'idée d'un développement sexuel serein et libre de toute entrave. Par exemple, l'anthropologue rapporte certains propos que lui ont tenus ses informateurs du nord de Boyowa au sujet d'assauts orgiaques auxquels se livreraient les femmes vivant dans le sud. D'après ces récits, à l'époque du sarclage, les femmes travaillent en commun dans les jardins. Si elles aperçoivent alors un mâle n'appartenant pas à leur village, elles vont l'attaquer, s'emparer de lui et se livrer sur sa personne à toute sorte d'abus, que Malinowski décrit ainsi : « L'homme sert de véritable jouet aux femmes, pour toute la violence sexuelle, la cruauté obscène, la souillure immonde et le traitement brutal qu'elles peuvent lui faire subir. Ainsi, elles commencent par arracher et par déchirer sa feuille pubienne, qui constitue pour un indigène la protection de sa pudeur et le symbole de sa virilité. Ensuite, par des pratiques masturbatoires et exhibitionnistes, elles tentent de produire une érection chez leur victime ; et, lorsque leurs manœuvres ont amené le résultat désiré, l'une d'elles chevauche l'homme et insère son pénis dans son vagin. Après la première éjaculation, l'homme peut être traité de la même manière par une autre femme. Les pires choses interviennent ensuite. Certaines des femmes déféqueront et urineront sur tout son corps, en apportant une attention spéciale à son visage qu'elles

6. Signalons que Leach a publié, sous le titre « A Trobriand Medusa ? », un article dans lequel il étudie certains motifs décoratifs figurant sur les boucliers trobriandais. Il y écrit notamment : « Mon hypothèse est que cette illustration représente une "sorcière volante" et qu'elle est utilisée comme décoration sur les boucliers en raison des émanations empoisonnées censées être émises par la vulve et l'anus de ces sorcières » (Leach 1954 : 104).

souilleront aussi complètement que possible. “Un homme vomira, et vomira, et vomira”, dit un informateur compatissant. Quelquefois ces furies frottent leurs parties génitales contre son nez et sa bouche, et elles utilisent ses doigts et ses orteils, en fait n’importe quelle partie saillante de son corps, à des fins lascives. Les indigènes du nord se divertissent beaucoup de cette coutume, qu’ils méprisent ou affectent de mépriser. Ils adorent entrer dans les détails et l’illustrer par des mimiques convaincantes » (1929 : 232-233)<sup>7</sup>.

Il existe donc très manifestement un problème de cohérence entre les affirmations globales de Malinowski relatives à la liberté sexuelle des Trobriandais et les matériaux ethnographiques qu’il a par ailleurs lui-même publiés. De fait, la documentation rassemblée par l’anthropologue contredit clairement son assertion selon laquelle il n’y aurait pas de tabou pesant sur la sexualité aux Trobriand.

Dès lors que cela est établi, se pose la question suivante : pourquoi Malinowski a-t-il produit des énoncés aussi massifs concernant la liberté sexuelle des indigènes, en dépit des nombreux éléments qui auraient dû le conduire à nuancer ses affirmations ?

Pour répondre à cette question, de nombreuses pistes peuvent être explorées. Il serait, par exemple, très intéressant de référer l’attitude de Malinowski à l’atmosphère morale et au puritanisme qui imprégnaient, à cette époque, l’anthropologie européenne, notamment britannique<sup>8</sup>. Pour notre part, nous avons choisi de suivre un sentier spécifique, en interrogeant le rapport subjectif de Malinowski au thème de la vie sexuelle aux Trobriand – vie sexuelle des sauvages certes, mais aussi vie sexuelle de l’anthropologue dans son rapport quotidien aux sauvages. Il n’est en effet pas difficile de pressentir que les faits invoqués par Malinowski ont dû acquiescer, dans son esprit, une valence, c’est-à-dire une puissance d’attraction et/ou de répulsion, toute particulière<sup>9</sup>. En conséquence, nous explorerons ici l’hypothèse que les affirmations de Malinowski sur la liberté sexuelle des Trobriandais doivent être appréciées au regard de la situation psychique et libidinale qui fut la sienne sur le terrain.

7. Dans un registre assez similaire, les légendes qui entourent l’île de Kaytalugi déploient des représentations de femmes à la sexualité avide et meurtrière (Cf. Malinowski 1922 : 223 ; 1929 : 356).

8. Sur ce point, le lecteur pourra consulter avec profit les travaux de Kuklick (1991), Kuper (1983), Stocking (1987 et 1996).

9. Il s’agit là d’un problème dont l’anthropologue était partiellement conscient. Le 25 décembre 1917, il confie à son journal la réflexion suivante : « Promenade dans un *dinghy* avec Ginger et Gomera’u. Ce dernier me fournit d’importantes informations sur les *bwaga’u* et sur Ta’ukuripokapoka. De l’aversion violente en l’écoutant ; en mon for intérieur, je rejetais purement et simplement toutes les choses merveilleuses qu’il avait à m’apprendre. Surmonter cela est la difficulté ethnographique majeure » (Malinowski 1967 : 166). (Ta’ukuripokapoka est le personnage avec lequel les sorcières volantes sont censées avoir des orgies nocturnes.) Cependant, il ne sera jamais question de cette difficulté dans les écrits scientifiques de Malinowski.

Bien évidemment, en privilégiant cette approche nous n'avons nullement le souci de minorer les autres strates explicatives possibles. Nous voulons simplement rester fidèle à la problématique que nous avons posée initialement : rappelons que notre travail vise à illustrer et à explorer, à propos d'un cas particulier, le rapport transférentiel que l'anthropologue est susceptible d'entretenir avec ses data. Cependant, dans notre esprit, il ne fait aucun doute que d'autres approches seraient nécessaires et légitimes pour éclairer la surestimation de la liberté sexuelle des Trobriandais par Malinowski.

Tenter de restituer l'état psychique et libidinal de Malinowski sur son terrain est une entreprise difficile, voire périlleuse. Toutefois, par chance, certains documents permettent d'entreprendre ce travail sur des bases relativement solides. Tout d'abord, des travaux historiques extrêmement minutieux permettent de se faire une représentation précise du déroulement du séjour de Malinowski en Océanie<sup>10</sup>. Ensuite, le journal que Malinowski a tenu durant son séjour a été partiellement publié. La traduction en anglais de ce texte, presque intégralement rédigé par son auteur en polonais, est parue sous le titre *A Diary in the Strict Sense of the Term* (1967). Il a été remarquablement traduit en français par Tina Jolas, et publié sous le titre *Journal d'ethnographe* (1985). Enfin, une partie de la correspondance entre Malinowski et sa première épouse Elsie Masson a été éditée par Helena Wayne (la troisième fille issue de leur union), sous le titre *The Story of a Marriage* (1995)<sup>11</sup>.

La publication du *Journal* et son utilisation subséquente par certains commentateurs ont suscité des controverses assez vives. Aussi, nous paraît-il nécessaire de prendre un moment pour préciser le statut qui sera accordé ici à ce texte. Nous savons grâce à un témoignage de Raymond Firth (1989) que certains anthropologues se sont vivement opposés à la publication de ce journal<sup>12</sup>. Dès sa parution, nombreux furent ceux qui tentèrent d'en minorer l'importance, tel Ian Hogbin, qui a recensé le livre dans *American Anthropologist*<sup>13</sup> : « Selon moi, ce volume n'a aucun intérêt pour quiconque, qu'il soit anthropologue, psychologue, chercheur en biographie – ou alors simplement celui d'un commérage ». Ces réactions peuvent se comprendre dans la mesure où Malinowski n'apparaît pas toujours

10. Cf. notamment Stocking 1983 ; Young 1984.

11. En outre, de précieuses notations concernant l'influence de certaines femmes sur la vie et l'œuvre de Malinowski ont été publiées par Helena Wayne dans *American Ethnologist* (1985).

12. Powdermaker écrivait à Firth : « Je ne comprends pas, non plus que beaucoup d'autres anthropologues, comment vous avez pu donner un consentement implicite à la publication du *Journal* en lui rédigeant une Introduction » (lettre du 03/11/1967, citée in Firth 1989 : xxii).

13. Ian Hogbin, [Compte rendu de] « *A Diary in the Strict Sense of the Term*. Bronislaw Malinowski », *American Anthropologist*, 1968, 70 (3) : 575.



à son avantage au travers de ce texte. Loin des représentations archétypiques du *field-worker* vivant dans une empathie toujours plus profonde avec la population visitée, il s'y révèle enserré dans un face-à-face narcissique et hypocondriaque avec lui-même. De plus, il paraît s'être souvent laissé emporter par de véritables accès de rage à l'encontre des indigènes. Une première vague de polémiques devait d'ailleurs porter sur le vocabulaire peu amène dont Malinowski gratifie parfois les natifs (cf. Hsu 1979).

Cependant, à côté de simples réactions d'indignation, le journal a très rapidement suscité des réflexions approfondies (cf., par exemple, Geertz 1967 ; Stocking 1968), et s'est imposé en définitive comme un document incontournable pour quiconque souhaite réfléchir sur l'histoire et l'épistémologie de l'anthropologie<sup>14</sup>. Telle est bien l'optique dans laquelle nous utiliserons nous-même ce *Journal*. De fait, ce texte est aujourd'hui publié et contient des matériaux importants. Bien entendu, il ne s'agit pas de jouer ici le *Journal* de Malinowski contre ses écrits scientifiques. Nous entendons simplement puiser dans ce texte des informations susceptibles de jeter quelques lueurs sur les diverses facettes du psychisme de Malinowski durant son séjour en Océanie. Dans sa « Préface » au *Journal*, Valetta Malinowska s'est expliquée au sujet de sa décision de publier ce texte dans les termes suivants : « Je pense que l'éclairage psychologique et affectif qu'apportent les journaux, les lettres et les autobiographies permet de pénétrer plus avant dans l'individualité de l'homme qui a écrit tel livre, développé telle théorie ou composé telle ou telle symphonie ; mais aussi qu'à travers la connaissance de l'homme lui-même, de ce qu'il a vécu et senti, on est souvent amené à un contact plus direct avec l'œuvre et à une compréhension accrue. C'est pourquoi je considère que, lorsqu'on est en possession du journal ou de l'autobiographie d'un homme éminent, ces "matériaux" touchant sa vie intérieure, son quotidien et le travail de sa pensée, sa démarche créatrice, devraient être publiés, dans l'intention bien délibérée de dévoiler sa personnalité, en relation avec l'œuvre accomplie »

14. Sur ce point, il est remarquable que la position de Raymond Firth ait évolué avec le temps. Dans sa première « Introduction », il tentait de ramener le journal à un simple « document humain » ne pouvant pas prétendre à « un rang supérieur à celui d'une note en bas de page dans l'histoire de l'anthropologie » (1967 : XVII-XVIII). Une vingtaine d'années plus tard, le même auteur écrivait dans une nouvelle introduction : « Même si l'on n'accepte pas toutes les interprétations de Geertz ou de Clifford, leurs analyses sérieuses et leurs commentaires suggestifs du *Journal* montrent que ce travail a maintenant une place établie en anthropologie [...] Je ne dirai plus qu'il ne peut pas occuper un rang supérieur à celui d'une note en bas de page dans l'histoire de l'anthropologie » (1989 : XXXI).

15. Il importe de relever que le *Journal* publié comporte cependant des omissions volontaires, signalées dans le texte par quatre points .... successifs (nous avons conservé cette convention dans nos citations). Au sujet de ces coupures éditoriales, Valetta Malinowska indique simplement dans sa « Préface » : « Quelques remarques extrêmement intimes ont été omises » (Malinowski 1967 : VIII). Un examen minutieux du texte montre que ces omissions sont en fait relativement nombreuses : il y en a, par exemple, cinq dès les trois premières pages. Nous partageons le point de vue de George W. Stocking (1986 : 26) qui considère que beaucoup d'entre elles, au regard de leurs contextes, « avaient sans doute trait à la sexualité auto-érotique ».

(Malinowski 1967 : ix)<sup>15</sup>. Chacun appréciera ces lignes de Valetta Malinowska à sa façon. Pour notre part, nous souhaitons souligner que cette argumentation est parfaitement cohérente avec certaines des positions exprimées par Malinowski lui-même. En effet, ce dernier affirmait dans son tout premier livre que « le caractère personnel [...] influence très considérablement la valeur et la crédibilité de l'information qui est donnée » (1913 : 23). Ultérieurement, il précisera même au sujet de ses propres travaux : « Les observations que j'ai faites n'ont pas été enregistrées par un dispositif ou un appareil mécanique ; elles ont été faites avec mes propres yeux et oreilles, et contrôlées par mon propre cerveau [...] Il est absolument inévitable que mon travail sur le terrain ait été affecté par mes idées, mes centres d'intérêt, et même mes préjugés » (1929 : 324). Nous espérons montrer, en nous appuyant notamment sur le *Journal*, à quel point cette dernière affirmation est vraie.

Commençons par rappeler quelques éléments chronologiques essentiels. En août 1914, le Congrès annuel de la British Association for the Advancement of Science doit se tenir à Melbourne en Australie. Charles G. Seligman obtient la prise en charge du voyage de Malinowski en le faisant nommer secrétaire du président de la Section d'anthropologie de la BAAS. Lors de cette réunion, Malinowski doit présenter une communication sur « la religion primitive ». Surtout, il entend profiter de ce séjour en Océanie pour s'engager dans une pratique ethnographique. Il est initialement convenu qu'il étudiera certaines populations mélanésiennes que Seligman n'avait pu observer que très rapidement lors de son propre *survey* en 1904. Ces projets initiaux du chercheur vont être sensiblement modifiés par le déclenchement de la Première Guerre mondiale. En effet, à cette époque, Malinowski est un ressortissant autrichien. Il va donc être considéré comme un *enemy alien* par les autorités australiennes. De ce fait, pendant toute la durée de la guerre, il va être assigné à résidence en Australie sans avoir le droit de retourner en Europe. Or, comme chacun le sait, la Première Guerre mondiale va durer quatre ans. Grâce à diverses interventions, Malinowski va cependant obtenir l'autorisation d'aller travailler en Nouvelle-Guinée et sur des archipels avoisinants. Après bien des hésitations, les autorités australiennes vont même compléter ses maigres subsides. Le secrétaire du département des Affaires étrangères, dans un mémorandum adressé à son ministre, écrit : « Nous pouvons bien aider le pauvre garçon, puisque nous aurons de toutes façons à le supporter » (Atlee Hunt, cité in Young 1984 : 9). Malinowski va d'abord travailler, d'octobre 1914 à janvier 1915, sur l'île de Mailu située à quelques milles de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Il séjournera ensuite aux îles



Trobriand à deux reprises : de juin 1915 à mars 1916, puis de décembre 1917 à septembre 1918, soit vingt mois au total.

Durant toute cette période, Malinowski se trouve dans une situation sentimentale et libidinale très particulière, pour plusieurs raisons étroitement mêlées. Au printemps 1915, entre son séjour à Mailu et son premier terrain aux Trobriand, Malinowski a fait la connaissance à Adélaïde de Nina Stirling (N. S. dans le *Journal*). Les deux jeunes gens se sont fréquentés brièvement mais suffisamment pour « tomber amoureux l'un de l'autre et se fiancer de manière informelle » (Wayne 1995, I : xvi). Cependant, en 1916, entre le premier et le second séjour aux Trobriand, Malinowski rencontre à Melbourne une autre femme : Elsie Rosalin Masson (E.R.M. dans le *Journal*). Née en Australie, Elsie était une femme en tous points remarquable qui venait d'entamer une formation d'infirmière<sup>16</sup>. Elle avait 26 ans lorsqu'elle rencontra Malinowski. Ils tombèrent amoureux et formèrent alors le projet de se marier lorsque Bronislaw reviendrait de son second séjour aux Trobriand. Il repartit à l'automne 1917, rempli par son nouvel amour : « Le dernier soir, je l'ai passé avec Elsie dans ma chambre [...] Je lui suis très attaché. J'aime profondément sa présence [...] Nous faisons des projets pour un voyage ensemble en *clipper-packet* vers l'Amérique du Sud (l'une des rares occasions où nous admettons tacitement que nous sommes fiancés) » (*Journal* 1967 : 104-106).

Les parents de Elsie s'opposèrent nettement à la liaison de leur fille. Cette dernière écrivit à Bronislaw : « Mère est devenue inquiète à ton sujet, et bien entendu Père s'est aligné sur elle. Tous deux, je le sais, t'ont perçu comme un prétendant qui ne pouvait en aucune façon être considéré comme un parti possible, en raison de ta nationalité, de ta situation actuelle, et de ta santé » (Wayne 1995, I : 12). Une intervention de Baldwin Spencer n'arrangea guère les choses : « Il avait découvert que Bronio était toujours fiancé avec Nina Stirling à Adélaïde et que, de plus, il avait eu plusieurs autres flirts à Melbourne. Il en informa les Masson » (Wayne 1985 : 534). De fait, un énorme problème se posait à Malinowski : il n'avait pas osé rompre avec Nina Stirling, qui était alors gravement malade, et encore moins l'informer de ses nouveaux projets. En conséquence, tout au long du séjour aux Trobriand, Malinowski éprouve

16. La correspondance de Elsie Masson témoigne de qualités de cœur et d'esprit tout à fait exceptionnelles. Elle mourra en septembre 1935 des suites d'une longue et pénible maladie de la moelle épinière. Selon Helena Wayne (1985 : 537) : « Sa mort, comme sa longue maladie, causèrent à mon père de terribles souffrances remplies de sentiments de culpabilité. Il avait eu plusieurs liaisons. Les lettres brèves et laborieuses qu'il lui écrivit durant les dernières années montrent qu'elle n'était plus directement importante pour lui ; mais, au moment de sa mort, tout son profond amour originel pour elle refit surface [...] Bien qu'il ait beaucoup écrit au sujet de l'importance de l'unité familiale, il n'était pas véritablement un homme dévoué à la famille. »

de vifs remords pour avoir laissé perdurer une telle situation. Le thème de la lettre de rupture qu'il se doit d'écrire à Nina Stirling mais qu'il n'arrive pas à envoyer traverse tout le *Journal* : « N. S. me donne un terrible sentiment de culpabilité [...] Sentiment douloureux que tout ça est abîmé, que cette erreur fondamentale jette une ombre sur ma vie » (23/01/1918) ; « Aujourd'hui, beaucoup pensé à N. S. Un rêve : nous sommes au Petit Square. Mère. Je reviens. N. S. est là. Mère est surprise et elle me reproche de ne pas avoir encore épousé N. S. "Il ne lui reste plus que deux semaines à vivre" » (14/02/1918) ; « Je pense presque constamment à N. S. ; Je compose et recompose des lettres censées dissiper définitivement tout malentendu » (27/02/1918)<sup>17</sup>.

Le souci que Malinowski se fait au sujet de Nina Stirling ne l'empêche pas de penser fréquemment à Elsie Masson : « Toute la journée, j'ai songé constamment à E. R. M., je lui ai fait part de mes projets, pensant à elle avec tendresse » (29/12/1917) ; « *Dans le dinghy, je pense* à E. R. M., à nos projets de mariage. L'idée que nous serons bientôt mariés me rend tout heureux » (01/03/1918). Toutefois, de ce côté là aussi, la situation est éminemment complexe. En effet, Malinowski n'est pas pleinement sûr de son choix et traverse parfois des moments de doute ou d'hésitation : « Inquiétudes pour E. R. M. [...] Par moments, je la perds de vue. Elle n'a pas su assurer sensuellement son emprise sur moi » (23/12/1917). La difficulté provient largement de ce que Elsie Masson ne lui apparaît pas comme hautement désirable sur le plan physique. Ce thème revient comme un leitmotiv dans le *Journal* : « Dans mes représentations érotiques, N. S. correspond mieux à mon désir qu'E. R. M. » (23/04/1918) ; « Elle est présente dans toutes mes réflexions, mes plans, mes émotions. Mais je ne la désire pas avec violence » (10/05/1918). Dans ces conditions, le problème auquel Malinowski va être confronté tout au long de son terrain trobriandais sera de rester fidèle à Elsie, en acte comme en pensée. De fait, la partie trobriandaise du *Journal* s'ouvre sur la résolution de « demeurer fidèle à ma fiancée » (Malinowski 1967 : 103). Or, ce dessein devra être constamment réaffirmé par la suite : « Résolution de me garder pur. Je dois m'interdire toute pensée luxurieuse ou sentimentale au sujet d'autres femmes » (12/01/1918). La simple répétition indique à quel point le respect de cette détermination a dû s'avérer difficile.

Durant le mois de novembre 1917, Malinowski se trouve sur l'île de Samarai, dans l'attente d'une autorisation lui permettant de se rendre aux

17. En définitive, c'est Nina Stirling elle-même qui prendra l'initiative de la rupture : « Le courrier d'hier m'a apporté une lettre de N. S. dans laquelle elle rompt notre correspondance et toutes relations ultérieures. Je dois avouer que ce fut pour moi un choc sévère » (Lettre de Bronislaw à Elsie du 02/07/1918, Wayne 1995). Bronislaw et Elsie se marieront le 6 mars 1919 à Melbourne.

Trobriand. Là, le thème de la lutte contre sa propre « lubricité » envahit véritablement son *Journal*. Il se trouve aux prises avec : « la lubricité imaginaire » (10/11/1917) ; « les pensées voluptueuses » (11/11/1917) ; « la luxure » (12/11/1917) ; « les femmes, toujours les femmes ! » (15/11/1917) ; « les rêveries érotiques » (18/11/1918) ; « les désirs les plus éhontés » (19/11/1917). Le 13 novembre 1917, Malinowski note : « bref, je m'efforce de surmonter le regret métaphysique de "*Vsiekh nye pereyebiosh* !" [en russe, littéralement : "Tu ne pourras jamais les sauter toutes !"] » (*ibid.* : 113). Au cours de cette période qui précède immédiatement le séjour aux Trobriand, les tentations culpabilisatrices proviennent de deux sources. Tout d'abord, Malinowski est agité par des réminiscences d'expériences sensuelles antérieures : « En pensée, je reviens à Toska, et je me remémore des scènes qui eurent pour cadre le 16 Fitzroy St. et le 6 Mecklenburgh St., et je me dis qu'elle fut une amante incomparable » (27/11/1917). Ensuite, sa libido est éveillée par certaines femmes appartenant au milieu des colons : « Annie et Mme W. étaient chez elles. À peine quelques minutes avant, j'étais animé des sentiments les plus passionnés, les plus profonds pour E. R. M., mais je n'ai pas pu m'empêcher de tripoter les filles. Puis, au moral, c'est la gueule de bois » (26/11/1917). La résolution initiale doit donc être constamment réaffirmée : « Éliminer toute amorce de libertinage dans mes rapports avec les femmes [...] Arrête de courir la gueuse » (19/11/1917). De ce problème, Malinowski n'hésite pas à s'ouvrir à Elsie : « Durant toute cette période, j'ai eu un très fort sentiment de ta personnalité et je n'ai jamais cessé de réaliser que tu es la seule femme avec laquelle j'ai véritablement beaucoup de choses en commun mentalement. Mais j'ai eu de fortes réminiscences d'expériences antérieures (pas celles avec N. S.), surtout dans le sens érotique et sensuel. J'ai éprouvé aussi certaines tentations par ici : pas des peaux foncées bien entendu » (Lettre à E. Masson du 29/11/1917, Wayne 1995).

Le 2 décembre 1917, Malinowski accoste aux îles Trobriand pour la seconde fois. Or, là, les femmes indigènes aux « peaux foncées » vont très vite troubler ses sens. Faut-il s'en étonner ? Quotidiennement en contact avec des Trobriandaises à peine vêtues – et alors même que « la vie sexuelle des sauvages » (pour reprendre l'intitulé de l'un de ses ouvrages futurs) constitue l'un des thèmes de son enquête – n'était-il pas inévitable que Malinowski éprouve du désir et y succombe partiellement, non sans être accablé par un lancinant sentiment de culpabilité ? Quoi qu'il en soit, le *Journal* ne laisse aucun doute sur le fait qu'il éprouva, à de nombreuses reprises, un puissant désir sexuel pour les femmes indigènes<sup>18</sup> : « Kenoria est jolie, elle a un corps

18. En contraste avec la confession envoyée de Samarai, rien n'atteste dans la correspondance publiée (Wayne 1995) qu'il en aurait alors fait part à Elsie Masson.

merveilleux ; brusquement tenté de lui “caresser le ventre” ; je me maîtrisai » (15/12/1917) ; « Une jolie fille marchait devant moi, une fille au corps merveilleux. J’ai admiré les muscles de son dos, sa taille déliée, et la beauté du corps qui nous est si inconnue, à nous autres Blancs, m’a fasciné. Même avec ma propre femme, je n’aurai jamais l’occasion d’observer le jeu des muscles du dos aussi longtemps qu’il m’a été accordé de le faire avec ce petit animal. Par moment, j’ai regretté de ne pas être un sauvage et de ne pas pouvoir posséder cette fille ravissante [...] Au village, je reste un moment assis sur le *pilapabile*, et j’ai peloté une jolie fille dans le *lauriu* [...] Remarque générale : le travail excellent ; mais l’attitude mentale à l’égard d’E. R. M., mauvaise ! Cette maudite fille [...] – tout était parfait, mais je n’aurais pas dû la peloter [...] Résolution : ne plus jamais toucher une putain de Kiriwina – jamais, au grand jamais » (19/04/1918) ; « J’ai peloté Jabulona – des sentiments de culpabilité [...] Je dois me forger un système d’interdictions formelles et spécifiques. Je ne dois pas fumer, je ne dois pas toucher une femme avec des intentions érotiques sous-jacentes, je ne dois pas trahir E. R. M. mentalement, c’est-à-dire en évoquant mes relations antérieures avec d’autres femmes, ou en songeant à celles à venir... » (05/05/18) ; « Subconsciemment, j’éprouve un désir constant pour E. R. M., et malgré ça je me laisse aller à peloter scandaleusement Nopula .... Je reviens par clair de lune et me ressaisis : jamais, plus jamais, me livrer à ce genre de chose » (28/05/1918). Ainsi, la lutte contre ses propres penchants sensuels constitue l’un des principaux thèmes du *Journal* trobriandais de Malinowski. Ce combat est mené simultanément par l’invocation d’E. R. M. et via le travail ethnographique : « Souvent songé à E. R. M. avec le sentiment qu’un travail acharné me rapproche d’elle. À plusieurs reprises, j’ai résisté victorieusement aux tentations en évoquant son image » (09/05/1918).

Que l’on nous comprenne bien : si nous n’avons pas hésité à citer abondamment certains passages « licencieux » du *Journal*, ce n’est pas pour ensuite mieux nous en offusquer sur le plan moral. Contrairement à ceux qui furent indisposés par la publication de ce texte, rien de tout ceci ne nous choque véritablement et, encore moins, ne nous surprend. Pour notre part, nous n’avons jamais cru qu’un anthropologue était un pur esprit ! Comment croire, sans faire preuve de fausse naïveté, que le chercheur pourrait observer l’indigène comme par dessus son épaule sans être parfois tenté de caresser cette épaule ? Il est bien évident que les anthropologues sont des êtres de chair et de sang. Et nous ne voyons pas ce qu’il y aurait d’extraordinaire à reconnaître que des êtres de chair et de sang puissent éprouver du désir, y compris dans le cadre de leur travail. À nos yeux, l’essentiel n’est pas là.

Le *Journal* témoigne, sans contestation possible, de ce que Malinowski fut traversé par de nombreux désirs vis-à-vis des indigènes : attirances sensuelles et motions agressives se superposent, convoitises et répulsions s'entremêlent, pour tisser un rapport hautement ambivalent, générateur de puissants sentiments de culpabilité. Que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, il s'agit là de faits. Dès lors que cela est reconnu, il importe de s'interroger pour savoir quels furent les effets de ces désirs à l'intérieur même des travaux et des publications scientifiques de Malinowski. En effet, à moins de faire preuve d'une fausse candeur, il n'est guère possible de croire que Malinowski aurait pu travailler et écrire sans se laisser influencer par la situation affective et libidinale que nous venons de décrire. La surestimation par Malinowski de la liberté sexuelle des Trobriandais nous semble constituer un exemple flagrant de cette influence.

Dans son livre *Sex and Repression in Savage Society*, l'anthropologue écrira (Malinowski 1985 : 102) : « Rien ne m'a surpris autant, au cours de mes recherches sociologiques, que la perception graduelle d'un courant souterrain de désirs et de penchants allant à l'encontre des conventions, de la loi et de la morale. » Or, l'affleurement de tels désirs et penchants constitue bien l'un des thèmes les plus frappants de son propre *Journal*. Tout au long de son séjour aux Trobriand, il s'est trouvé sous l'emprise d'un puissant désir pour les femmes indigènes. Tourmenté par un intense sentiment de culpabilité, il n'a pas cessé de se battre avec ses propres pensées, ses propres rêves, parfois ses propres gestes, pour éviter que « la magie d'E. R. M. » ne soit irrévocablement « submergée par une vague de corruption » (*Journal* 21/04/1918). Dans ces conditions, la question de la vie sexuelle des sauvages n'a pas constitué pour Malinowski une préoccupation purement objective. Il s'agissait d'une question qui se posait aussi et sans doute d'abord pour lui. Ce que les ouvrages scientifiques de Malinowski déploient comme le résultat d'une observation impartiale, soit l'idée qu'il régnerait aux Trobriand une extrême liberté sexuelle faisant contraste avec ce que nous connaissons en Occident, recouvre une vérité qui est en fait beaucoup plus personnelle : à savoir qu'il règne aux Trobriand des mœurs sexuelles qui sont entrées en résonance avec ses propres désirs et qui sont venues souligner ce qui était pour lui de l'ordre de l'interdit. Autrement dit, ce que Malinowski désigne comme étant la liberté sexuelle des Trobriandais est quelque chose qu'il dépeint comme étant une liberté, parce que cette liberté il l'a éprouvée d'abord comme inaccessible à lui-même. Lorsque nous nous sommes efforcés de restituer aussi fidèlement que possible les arguments mis en avant par Malinowski, nous avons vu qu'en décrivant les mœurs des Trobriandais, il n'a eu de cesse de souligner « les occasions nombreuses et variées de rapports sexuels » (1929 : 398), en

insistant tout particulièrement sur la liberté dont disposeraient à cet égard les jeunes femmes. Il nous semble que ces arguments, ramenés à leur dimension subjective, s'organisent et s'énoncent à partir d'une vérité cristallisant les conflits intra-psychiques de l'auteur : à savoir qu'aux Trobriand une aventure avec une femme aurait dû être une chose facile, mais de fait ne le fut pas, pour mille raisons dont certaines sont transparentes, mais dont d'autres restèrent largement opaques à l'anthropologue lui-même. Nous disposons donc ici d'un ensemble unique de documents permettant de voir non seulement à quel point les jugements que Malinowski a portés sur la société trobriandaise furent influencés par son équation psychique personnelle, mais aussi, plus généralement, à quel point la situation sentimentale et libidinale qui fut la sienne sur le terrain a pesé sur ses écrits scientifiques, combien ce qu'il présente comme des observations neutres porte en fait la marque d'un rapport transférentiel non élucidé à ses matériaux ethnographiques.

Certains lecteurs s'étonneront peut-être de la place faite ici à une investigation utilisant les concepts de la psychanalyse. À cet égard, nous souhaiterions souligner le point suivant. La surestimation dont Malinowski fait preuve dans le cadre des énoncés que nous avons analysés ne porte pas sur n'importe quel sujet : le thème à propos duquel le jugement de Malinowski fut brouillé concerne la vie sexuelle. Or la psychanalyse a montré que la sexualité constitue le domaine électif d'opérations défensives de refoulements. D'où l'intérêt de recourir à une approche orientée vers la question de l'inconscient.

Nous avons mis en relief l'emprise du transfert non seulement sur le cours de l'enquête empirique mais jusque dans les énoncés théoriques eux-mêmes. Le cas particulier de Malinowski s'y prête puisque nous disposons là d'une documentation particulièrement riche. Cependant, il serait possible d'élargir à d'autres cas ce qui a été esquissé ici. Ainsi, lorsque des erreurs ou des contradictions flagrantes traversent le travail d'un chercheur, consacré de près ou de loin à la sexualité, il conviendrait d'étudier la dimension transférentielle du phénomène. Il serait, par exemple, intéressant de réexaminer, dans cette optique, les affirmations de Margaret Mead relatives à la vie sexuelle à Samoa (1928) et la polémique déclenchée par les objections de Derek Freeman (1983)<sup>19</sup>.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : interdit/*prohibition* – sexualité/*sexuality* – transfert/*transference* – Trobriand – Malinowski, Bronislaw.

19. Cf. à ce sujet les synthèses très intéressantes de Serge Tchekézo (1997 et 2001).



Devereux, Georges

1980 *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Flammarion.

Firth, Raymond

1967 « Introduction », in Bronislaw Malinowski, *A Diary in the Strict Sense of the Term*. London, Routledge & Kegan Paul : XI-XIX.

1989 « Second Introduction », in Bronislaw Malinowski, *A Diary in the Strict Sense of the Term*. Stanford, CA, Stanford University Press : XXI-XXXI.

Freeman, Derek

1983 *Margaret Mead and Samoa : The Making and Unmaking of an Anthropological Myth*. Cambridge, Harvard University Press.

Geertz, Clifford

1967 « Under the Mosquito Net », *New York Review of Books* 9 (4) : 12-13.

Hsu, Francis

1979 « The Cultural Problem of the Cultural Anthropologist », *American Anthropologist* 81 (3) : 517-532.

Hunt, Jennifer C.

1989 *Psychoanalytic Aspects of Fieldwork*. Newbury Park, Sage (« University Paper Series »).

Kuklick, Henrika

1991 *The Savage Within : The Social History of British Anthropology, 1885-1945*. Cambridge, Cambridge University Press.

Kuper, Adam

1983 *Anthropology and Anthropologist : The Modern British School*. London, Routledge & Kegan Paul.

Leach, Edmund R.

1954 « A Trobriand Medusa ? », *Man* LIV : 103-105.

Malinowski, Bronislaw

1913 *The Family among the Australian Aborigines*. London, Hodder & Stoughton.

1922 *Argonauts of the Western Pacific*. London, Routledge & Kegan Paul. (Trad. franç. par A. et S. Devyver, *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard, 1963.)

1926 *Crime and Custom in Savage Society*. London, Routledge & Kegan Paul. (Trad. franç. par S. Jankélévitch, « Le Crime et la coutume dans les sociétés primitives », in *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*. Paris, Payot, « PBP » 109.)

1927 *The Father in Primitive Psychology*. London, Psyche Miniatures, Kegan Paul, Trench, Trubner.

1929 *The Sexual Life of Savages in North-Western Melanesia*. London, Routledge & Kegan Paul Ltd. (Trad. franç. par S. Jankélévitch, *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*. Paris, Payot, « PBP » 156.)

1935 *Coral Gardens and their Magic*. London, G. Allen & Unwin, 2 vols. (Trad. franç. par P. Clinquart, *Les Jardins de corail*. Paris, Maspero, 1974.)

1954a *Magic, Science and Religion, and Other Essays*. New York, Anchor Books (1<sup>re</sup> éd. 1948).

1954b « Baloma : The Spirits of the Dead in the Trobriand Islands » (1916), in Bronislaw Malinowski, *Magic, Science and Religion, and Other Essays*. New York, Anchor Books : 149-274.

1962a *Sex, Culture and Myth*. New York, Harcourt, Brace & World.

1962b « Sexual Life and Marriage among Primitive Mankind » (1922), in Bronislaw Malinowski, *Sex, Culture and Myth*. New York, Harcourt, Brace & World : 117-122.

1962c « The Foundations of Faith and Morals » (1936), in Bronislaw Malinowski *Sex, Culture and Myth*. New York, Harcourt, Brace & World : 295-336.

1967 *A Diary in the Strict Sense of the Term*.

London, Routledge & Kegan Paul. (Trad. franç. par Tina Jolas, *Journal d'ethnographie*. Paris Le Seuil, 1985.).

1985 *Sex and Repression in Savage Society*. Chicago, The University of Chicago Press (1<sup>re</sup> éd. 1927). (Trad. franç. par S. Jankélévitch, *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*. Paris, Payot, « PBP » 95.)

**Mead, Margaret**

1928 *Coming of Age in Samoa*. New York, William Morrow & Co.

**Pulman, Bertrand**

2002 *Anthropologie et psychanalyse : Malinowski contre Freud*. Paris, PUF (« Sociologie d'aujourd'hui »).

**Stocking, George W.**

1968 « Empathy and Antipathy in the Heart of Darkness », *Journal of the History of the Behavioral Sciences* IV (2) : 189-194.

1983 « The Ethnographer's Magic », *History of Anthropology* 1 : 70-120.

1986 « Anthropology and the Science of the Irrational », *History of Anthropology* 4 : 13-49.

1987 *Victorian Anthropology*. New York, The Free Press.

1996 *After Tylor : British Social Anthropology, 1888-1951*. London, The Athlone Press.

**Tcherkézoff, Serge**

1997 « Margaret Mead et la sexualité à Samoa : du consensus anthropologique au débat ethnographique », *Enquête* 5 : 141-160.

2001 *Le Mythe occidental de la sexualité polynésienne : Margaret Mead, Derek Freeman et Samoa*. Paris, PUF.

**Wayne, Helena**

1985 « Bronislaw Malinowski : The Influence of Various Women on his Life and Works », *American Ethnologist* 12 (3) : 529-540.

1995 *The Story of a Marriage : The Letters of Bronislaw Malinowski and Elsie Masson*, ed. par H. Wayne. Londres-New York, Routledge, 2 vols.

**Young, Michael W.**

1979 *The Ethnography of Malinowski : The Trobriand Islands, 1915-18*. London, Routledge & Kegan Paul.

1984 « The Intensive Study of a Restricted Area », *Oceania* 55 (1) : 1-26.



Bertrand Pulman, *Malinowski et la liberté sexuelle des Trobriandais*. — Les considérations relatives à la vie sexuelle occupent une place très importante dans les publications de Malinowski sur les Trobriandais. Or, il s'est lui-même trouvé, durant son séjour en Océanie, dans une situation libidinale particulière qui ne fut pas sans interférer avec son travail scientifique. Malinowski affirme notamment, à plusieurs reprises, qu'il régnerait aux Trobriand une très grande liberté en matière de sexualité faisant nettement contraste avec la situation des sociétés occidentales. Pourtant, la documentation publiée par Malinowski lui-même infirme largement cette affirmation. Dès lors, il importe de mesurer combien le travail de Malinowski porte la marque d'un rapport transférentiel non élucidé à ses data.

Bertrand Pulman, *Malinowski and Trobriander Sexual Freedom*. — Comments on sexuality have an important place in Malinowski's publications about the Trobrianders. During his stay in Oceania, his special « libidinous situation » interfered with his scientific work. He repeatedly wrote that, in quite clear contrast with Western societies, a broad sexual freedom reigned in the Trobriand Islands. However the documents he published invalidates this statement. It is, therefore, important to measure how much his writings bear the marks of an unexplained transference onto his data.